

# Les méchants dans les contes de Grimm

## Merveilleux sur fond noir

PAR CORONA SCHMIELE

Il était une fois un bon petit loup que maltrahaient tous les agneaux – «*Erase una vez un lobito bueno al que maltrataban todos los corderos*». Ainsi chante Paco Ibañez, sur un texte de José Agustín Goytisolo. C'est le monde à l'envers – «*un mundo al revés*». Voir les méchants devenir bons, c'est une belle utopie. Mais si, en revanche, les bons devenaient méchants? L'idée est troublante. Il y a aussi des loups qui se disent bons, comme celui des *Contes du chat perché*. Là, il vaut mieux se méfier. S'il fait observer aux deux petites, Delphine et Marinette, qu'elles aussi mangent bien du gigot, il n'a certes pas tort, mais de là à le faire entrer dans la maison... L'univers des Grimm est, à première vue, plus rassurant et plus stéréotypé. Les choses sont claires, les repères semblent fiables.





↑

Mario Ramos, *C'est moi le plus fort*, L'École des loisirs, 2001.

## UN MONDE BINAIRE

Il y a les bons et les méchants. Le loup est « méchant ». Les sorcières sont « méchantes » et le Diable est l'incarnation du mal (*des Bösen*), on l'appelle « le méchant » (*der Böse*), c'est son nom. Il y a des fées méchantes (*böse Fee*), des nains maléfiques, des ogres. Il y a du noir et du blanc et pas beaucoup de nuances de gris. C'est comme une gravure sur bois. Les contours sont nettement dessinés et les contrastes très marqués. Il y a donc les bons et les méchants, on les appelle ainsi, on nous le fait savoir : un tel est « bon » (*gut*) et tel autre « méchant » (*böse*). Cela seul suffit pour caractériser le personnage. Les contes de Grimm n'ont pas besoin d'une riche palette d'épithètes. Proche de *böse*, expliquant ce que le mot peut signifier, on trouve « avare » (*geizig*), « laid » (*hässlich*), « jaloux » (*neidisch, eifersüchtig*), « avide » (*gierig*), « mesquin » (*kleinlich*), « égoïste » (*selbstsüchtig*), « vindicatif » (*rachsüchtig*) ; d'une façon générale, les « méchants » sont « sans cœur » (*hartherzig*) et « sans foi » (*gottlos*). Mais, et c'est là que les choses se compliquent : un enfant qui est simplement « désobéissant » (*unartig*) peut aussi être appelé « méchant », et parfois il arrive qu'un personnage qualifie un autre de « méchant » simplement parce que celui-ci vit en marge, se soustrayant à toute domination (« Dame Trude », KHM 43) : ce retrait est perçu comme une menace. Cela jette une première lumière sur la relativité du concept, même dans cet univers – en apparence sans ambiguïté : la « méchanceté » a à voir avec des rapports de force, on est « méchant » seulement

←

Antoine Guilloppé, *Loup Noir*, Casterman, 2019.

### L'auteur

Corona Schmiele, née en Allemagne, a fait une thèse sur le lyrisme de Gottfried Benn à l'université de Mayence. Depuis 1981, elle travaille en France, notamment à l'université de Caen-Normandie. Parmi ses nombreuses publications – sur Gottfried Benn, Kafka, Musil, Trakl, Elfriede Jelinek et les frères Grimm, citons *Masques et métamorphoses de l'auteur dans les contes de Grimm*. Pour une lecture rapprochée des textes, Caen, PUC, 2016.

**... parfois il arrive qu'un personnage qualifie un autre de « méchant » simplement parce que celui-ci vit en marge, se soustrayant à toute domination (« Dame Trude », KHM 43) : ce retrait est vécu comme une menace.**



↑  
Antoine Guilloppé, *Loup Noir*, Casterman, 2019.

par rapport à quelqu'un. Le dominateur (roi, reine, maître, éducateur) appelle « méchant » celui qui lui résiste. En réponse, les contes de Grimm abondent en « méchantes » reines et en « méchants » rois et ce sont souvent les riches et les puissants qui sont appelés « méchants ». Curieusement, les parents, les éducateurs échappent à ce qualificatif, même lorsqu'ils pourraient le mériter. Le « méchant », pour le dominé, c'est le dominateur. Et pour le dominateur c'est celui qui ne se laisse pas dominer. N'est donc, en dépit des apparences, pas nécessairement ou absolument « méchant » celui que l'on qualifie comme tel. La méchanceté est, ici comme ailleurs, une question de point de vue.

Si on essayait de donner une définition minimale, elle serait tellement minimale qu'elle en deviendrait presque tautologique : le mal (*das Böse*), c'est ce qui fait mal. Tout ce par quoi nous faisons souffrir autrui est « méchant », tout ce qui cause de la souffrance à quelqu'un peut être appelé « méchant ». Ainsi, la lune et le soleil sont « méchants » pour la petite fille qui parcourt le monde à la recherche de ses frères : l'une terriblement froide, l'autre terriblement chaud (« Les sept corbeaux », KHM25), les deux en deviennent dévorants : le soleil, par sa chaleur insoutenable, « *était trop effrayant et dévorait les petits enfants* » et la lune « *était bien trop froide, sinistre et méchante, car dès que la petite approcha, la lune dit : 'Ça sent, ça sent l'odeur de chair humaine !'* » (A. Guerne, vol. 1, p. 158). Toutes sortes d'objets et de phénomènes peuvent ainsi être « méchants » : des vents, des fruits, des boissons, des maladies et la partie du corps affectée par elle (le pied par exemple), le regard, un rêve, une pensée, et surtout, dans les contes de Grimm, des paroles.



←

Jacob et Wilhelm Grimm,  
ill. Gilles Rapaport,  
*Le conte du genévrier*,  
Le Genévrier, 2012.

## LE MAL ABSOLU

Partant de cette définition réduite à sa plus simple expression, il y a, en dépit de la relativité évoquée plus haut, des formes de « méchanceté » flagrantes et indiscutables. En premier lieu, les crimes de sang. Ils sont dans tous les cas condamnables. Le plus souvent motivés par la jalousie, l'avidité de posséder, ils peuvent être aussi une expression pour ainsi dire « naturelle » de la puissance ou du pouvoir. Le lecteur est parfois, dans le recueil de ces contes, confronté à des crimes inimaginablement sanglants, de vrais carnages. Prenons l'exemple de la belle-mère dans « Le conte du genévrier » (KHM 47), la plus terrible meurtrière de toutes peut-être : animée par une jalousie féroce et aveugle, elle coupe son petit beau-fils en morceaux, le fait cuire et le sert au père de l'enfant comme dîner. À la fin, il est vrai, le mal est réparé, ici comme partout ailleurs dans des cas semblables. Mais comment ? Ici, le garçon déchiqueté, métamorphosé dans un premier temps en un oiseau au chant envoûtant, renaît à la fin frais et rose de ses cendres. Jusque-là, rien à dire. Mais la méchante belle-mère est écrasée sous une meule et littéralement « réduite en bouillie » (*ibid.*, p. 274). Citons encore le « Barbe bleue » des Grimm, « L'oiseau d'Ourdi » (KHM 46) : il suffit que la dernière femme de l'homme terrible, un maître-sorcier en l'occurrence, replace dans le bon ordre les ossements de sa sœur, la victime précédente, tuée à la hache, pour qu'elle reprenne vie. Le maître-sorcier est à son tour tué de la façon la plus sauvage. On punit, non seulement sans ménagement, mais même avec une jouissance évidente : ces méchants-là finissent très mal, on les met, par exemple, dans un tonneau grouillant de vipères, on ajoute de l'huile bouillante et, pour être absolument sûr de ne rien omettre, on fait rouler le tonneau dans la mer (« Les douze frères », KHM 9) ; on leur brûle les pieds ou on les brûle vifs tout entiers,

**La punition de ces malfaiteurs est proportionnelle à leur crime, elle en est l'image à valeurs inversées. On ne peut pas exclure que le petit lecteur éprouve une méchante satisfaction face à ces dénouements.**

on les fait écarteler par quatre bœufs («Les deux frères», KHM60), ou alors des colombes, symboles de la paix, leur crèvent les yeux de leurs becs («Cendrillon», KHM21). La punition de ces malfaiteurs est proportionnelle à leur crime, elle en est l'image à valeurs inversées. On ne peut pas exclure que le petit lecteur éprouve une méchante satisfaction face à ces dénouements.

Les intrigants sont à mettre dans la même catégorie. Ils se gardent, lâchement, de commettre les massacres de leur propre main, mais incitent d'autres à tuer. Eux aussi, en général, sont «punis» cruellement. Ainsi la «méchante» belle-mère dans «Les six frères cygnes» (KHM49) est brûlée sur un bûcher – et le récit précise même avec une nuance de sadisme qu'elle est «réduite en cendres». Ceux, parmi les intrigants, qui échappent à la punition, disparaissent du récit – comme le père qui maudit ses fils dans «Les sept corbeaux» (KHM25) – ou s'en vont de par la mer, laissant les autres protagonistes – lorsque le mal est réparé – à leur bonheur éternel, comme les deux frères «méchants» dans «L'Eau de la vie» (KHM97). On ne s'embarrasse point d'empathie pour cette sorte de «méchants», ni de compréhension psychologique ou d'indulgence, encore moins de pardon chrétien. En somme, les punitions sont aussi cruelles, aussi «méchantes» que les crimes. C'est moins une punition qu'une vengeance. Ce sont des crimes de sang à leur tour, inspirés par une soif vindicative. Les contours qui paraissaient si nets en deviennent à présent bien flous.

### CE MAL EST-IL UN BIEN ? OÙ EST LE VRAI MAL ?

Pédagogues et interprètes se sont souvent demandé comment on pouvait raconter des histoires aussi cruelles aux enfants. Ce «mal» ne suscite-t-il pas trop d'angoisse, ne familiarise-t-il pas de façon dangereuse l'imaginaire avec la cruauté ? Il est difficile de le savoir. Mais du moins on peut être certain que la représentation de ces crimes n'incite pas à l'imitation. Ensuite on peut se demander si les crimes sanglants sont ce qui fait *vraiment* peur dans les contes de Grimm. La cruauté poussée si loin en devient abstraite, on n'y croit pas, on sent bien qu'on est dans une fiction. Elle le devient d'autant plus facilement qu'elle n'est pas montrée en images. Ce qui, dans ces crimes, peut réellement faire horreur, c'est l'abîme de leur motivation.

Quelles autres formes de «méchanceté» peut-on rencontrer ici ? Qui sont celles qui marquent le plus l'esprit des petits lecteurs ? Ce ne sont sûrement pas les délits mineurs, comme le vol. Les voleurs ne sont pas «méchants». Le vol est un savoir-faire. Les voleurs ne sont en règle générale condamnés ni par la justice, ni par le récit, mais au contraire approuvés joyeusement par toutes les instances, le lecteur inclus (voir «Le maître-voleur», KHM192). Même le brigandage peut être considéré occasionnellement comme un «métier» presque comme un autre. C'est le cas dans «Le brigand et ses fils» (conte retranché 28). Il est, dans certains cas, du moins excusable ; le brigand peut occasionnellement échapper à une punition et se repentir (voir «Le fiancé brigand», KHM40). En somme, les méfaits des petits envers les grands et puissants sont traités avec indulgence : tout est permis, vol, ruse, rapt, mensonge. Le vaillant petit tailleur, par exemple, ne fait que mentir, il est un menteur compulsif. Mais son mensonge n'est en fait qu'une antici-



**La vraie « méchanceté », celle qui fait vraiment horreur, se trouve encore ailleurs. Ce sont les formes insidieuses qu'aucune justice ne relève, que même souvent l'instance narrative ne sanctionne pas explicitement. Le vrai mal, le mal inconcevable pour un enfant, se trouve là.**

←

Illustration originale  
de Bruno Heitz  
pour la BnF / CNLJ, 2008.

pation. Il ment vrai, si on peut dire, il prétend être ce qu'il va réellement devenir. Personne ne lui en voudra, personne n'aurait l'idée de considérer ses mensonges comme condamnables.

La vraie « méchanceté », celle qui fait vraiment horreur, se trouve encore ailleurs. Ce sont les formes insidieuses qu'aucune justice ne relève, que même souvent l'instance narrative ne sanctionne pas explicitement. Le vrai mal, le mal inconcevable pour un enfant, se trouve là. Il est, dans les contes de Grimm, commis en paroles, souvent par les parents, et les vrais parents. Les exemples sont nombreux. Citons la mère (notez bien : ce n'est pas une belle-mère!) qui maudit sa petite fille, trop petite encore pour savoir marcher, parce qu'elle gigote dans ses bras : la petite est métamorphosée immédiatement en corbeau, comme la mère l'avait souhaité dans son inconscience (« Le corbeau », KHM 93). Ou le père dans « Les sept corbeaux » (KHM 25) qui, dans un accès de fureur, maudit ses fils. Ou encore la mère qui menace de répudier sa fille en cas de désobéissance (« Dame Trude », KHM 43). Ces méchants-là ne sont souvent même pas appelés « méchants ». Tout au contraire, ce sont parfois eux, qui appellent les autres « méchants ». Ainsi la mère dans le conte que nous venons de citer : elle dit de Dame Trude qu'elle

fait des « choses méchantes ». Le père dans « Les sept corbeaux » appelle ses fils « *gottlos* » (littéralement « sans foi »). La mère dans « Jeannot et Margot » (KHM15), qui abandonne ses innocents enfants dans la forêt, pour avoir à manger pour elle-même, les appelle « méchants ». Et enfin : qui trouve-t-on « méchant » dans le conte « L'enfant difficile » (KHM117) ? L'histoire est brève, comme l'est la vie de ce pauvre enfant, « *qui ne faisait jamais ce que sa mère lui disait* » (*op. cit.*, vol. 2, p. 166) : « *Le Bon Dieu [...] le fit tomber malade* » nous dit le texte, et la petite meurt « en peu de temps ». Mais une fois enterré, son petit bras sort de la tombe et se dresse en l'air, comme une révolte, et alors la mère fouette encore le petit bras « à coups de verges », jusqu'à ce qu'il disparaisse à tout jamais sous terre. Qui pourrait lire cette histoire autrement que comme une histoire de maltraitance terrible ? Quel lecteur ne serait pas du côté du petit enfant ? Quel lecteur pourrait trouver que c'est lui, le « méchant » ?

Ce sont souvent ceux qui, explicitement, se rangent parmi les « bons », et blâment encore leurs victimes, appelant les innocents « méchants », qui font vraiment et profondément horreur. Ce sont ceux-là, les vrais méchants.

### BROUILLAGE, L'IMAGE BASCULE

Les vrais « méchants » ne sont donc pas toujours appelés ainsi et ceux qui sont appelés « méchants » ne le sont pas toujours. Les pires crimes sont commis par les gens bien, les adultes, les pédagogues, les parents – commis envers ceux dont ils ont la charge. Comparé à eux, le grand « méchant loup » n'est, à y regarder de près, pas si méchant que cela. Son discours éveille le petit Chaperon rouge, exactement comme le fait le baiser du prince dans « La Belle au bois dormant » (KHM 50). Il lui apprend à regarder, il lui apprend la vie. Les illustrateurs l'ont bien compris, qui, pour la plupart, montrent une complicité entre les deux protagonistes dans la scène de leur rencontre. Et la « méchante sorcière » dans « Jeannot et Margot » est une ogresse, certes, mais elle a commencé par sauver les deux enfants de la famine ; elle a d'abord été une mère-nourricière.

Ainsi, les contes des frères Grimm nous troublent et nous laissent au fond sans véritable réponse à la question du bien et du mal. Ils représentent un monde qui peut basculer à tout moment ; parfois même un monde à l'envers, comme celui de la chanson citée au début. L'exemple le plus accompli d'une franche inversion, nous le trouvons dans le conte fantasque de « Monsieur Corbis » (KHM 41) : Monsieur Corbis se fait maltraiter par un groupe constitué d'animaux et d'objets (un coq et une poule, une souris et un chat, un canard, une aiguille, une épingle, un œuf et une meule) et est finalement écrasé par la meule. « Moralité », formulée dans la dernière phrase, sans beaucoup d'explications : « *Ce Monsieur Corbis, il fallait vraiment qu'il fût un méchant homme* » (*op. cit.*, vol. 1, p. 242). Cette phrase, aussi énigmatique que significative, a été ajoutée par Wilhelm Grimm tardivement, pour l'édition de 1850. Elle révèle nettement l'intention d'inverser les valeurs du bien et du mal, tendance détectable par-ci, par-là, ailleurs dans le recueil.

Parfois donc cette gravure sur bois que sont les contes des Grimm, qui dessine si nettement ses contours et fait ressortir les contrastes, sans s'embarasser de nuances, qui ne travaille qu'avec du noir et du blanc, nous montre

non pas l'image telle qu'elle sera, une fois imprimée, mais pour ainsi dire celle qu'on voit sur le dessin préalable au travail du burin, où on marque en noir, ce qui sera creusé et où ce qui sera saillant reste clair – son négatif, en quelque sorte : le noir et le blanc, les creux et les reliefs, s'inversent. Dans la forme originelle, ce qui apparaît en noir était blanc, et inversement. Nous ne sommes pas au-delà du bien et du mal, au contraire, tout continue de tourner autour de cet axe, seulement les signes peuvent être inversés, l'apparence et l'être peuvent échanger leurs positions. Ce n'est pas systématique, il ne s'agit pas d'un renversement des valeurs nietzschéen avant l'heure. Mais la lecture attentive (comme l'est celle des enfants) fait apparaître, bien en relief, la « méchanceté » des gens irréprochables, des « grands » (adultes, rois et reines ou autres riches et puissants) envers les « petits » de toutes sortes (enfants, pauvres). Si les contes des Grimm mettent en garde contre quelque chose, c'est bien contre les formes variées d'abus de pouvoir. C'est cela qu'ils détectent subtilement, de façon toutefois invisible pour les « méchants » eux-mêmes. ♦

**Ainsi, les contes des frères Grimm nous troublent et nous laissent au fond sans véritable réponse à la question du bien et du mal. Ils représentent un monde qui peut basculer à tout moment.**

Les titres et la plupart des citations sont tirés de la traduction des *Kinder-und Hausmärchen* (KHM) par Armel Guerne (Paris, Flammarion, 1967, J. et W. Grimm, *Les Contes*). Le tableau ci-dessous donne la correspondance avec leur numéro KHM, qui permet facilement de trouver leur équivalent dans d'autres éditions, et avec les titres allemands.

Titre français dans la traduction d'Armel Guerne	Référence de la traduction française de Kinder-und Hausmärchen citée	Titre allemand
Dame Trude	KHM 43	<i>Frau Trude</i>
Le corbeau	KHM 93	<i>Die Rabe</i>
Les sept corbeaux	KHM 25	<i>Die sieben Raben</i>
Le conte du genévrier	KHM 47	<i>Von dem Machandelboom</i>
L'oiseau d'Ourdi	KHM 46	<i>Fitchers Vogel</i>
Les douze frères	KHM 9	<i>Die zwölf Brüder</i>
Les deux frères	KHM 60	<i>Die zwei Brüder</i>
Cendrillon	KHM 21	<i>Aschenputtel</i>
L'eau de la vie	KHM 97	<i>Das Wasser des Lebens</i>
Le maître-voleur	KHM 192	<i>Der Meisterdieb</i>
Le brigand et ses fils (non traduit par Guerne)	conte retranché 28	<i>Der Räuber und seine Söhne</i>
Le fiancé brigand	KHM 40	<i>Der Räuberbräutigam</i>
Jeannot et Margot	KHM 15	<i>Hänsel und Gretel</i>
L'enfant difficile	KHM 117	<i>Das eigensinnige Kind</i>
La Belle au bois dormant	KHM 50	<i>Dornröschen</i>
Monsieur Corbis	KHM 41	<i>Herr Korbis</i>